

difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée; ils ne sont guère l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumière, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paraît pas s'être formée en Portugal, ce royaume sera réduit à ramper long-temps, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes si heureusement suivis par les nations les plus éclairées.

xxviii.
Moyens qu'il
conviendrait
à la cour
de Lisbonne
d'employer
pour tirer
la métropole
et
les colonies
de leur
langueur.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme et vigoureux sans lequel tous les autres seraient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne saurait se passer des marchandises étrangères; il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol et de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse et le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à re-

cevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilège exclusif et perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanait, le droit de le communiquer à d'autres peuples; il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère britannique pourrait opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui dirait: je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous, des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produirait une conduite si sage, par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes anglaises, que la Grande-Bretagne qui naguère, faisait presque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé, dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, que pour 95,613,547 livres 10 sous de marchandises; qu'elle a reçu pour 57,761,075 liv. en denrées, et que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce anglais, c'est que tout l'or du Bré-

sil prend la route de la Tamise ; cet écoulement paraît une suite naturelle et nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal ; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités ; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines , aussi régulièrement que la mer le permet ; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur île , d'où les négocians, répandus dans différentes contrées , les retirent, en nature ou en lettres de change , en payant un pour cent.

Le ministère britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque temps des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès, parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenait sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; si cette couronne avait été dépouillée des privilèges dont elle était en possession , des négociations heureusement conduites , pourraient opérer une nouvelle révolution ; mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne , ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étaient offertes

par toutes les parties de l'Europe , que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes , leur revenaient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achètent , lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif , la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses administrateurs , subjugués par le goût dominant du siècle, ont déjà établi quelques manufactures de soie , de laine et d'acier. Nous pensons qu'il aurait fallu commencer par renouveler les cultures anéanties , par ranimer les cultures languissantes.

Le climat du Portugal est favorable à la production des soies ; elles y furent autrefois très-abondantes. C'étaient des juifs baptisés qui les cultivaient et les travaillaient. L'inquisition, plus sévère et plus puissante sous la maison de Bragançe , qu'elle ne l'avait été au temps de la domination espagnole , les persécuta. La plupart des fabricans se réfugièrent dans le royaume de Valence , et ceux qui vendaient leur industrie portèrent leurs capitaux en Angleterre et en Hollande, dont ils augmentèrent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers ; elle existe , elle fournit constamment aux besoins de l'état ; il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une manière plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne , les Français , les Hollandais , les Anglais même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux ; et ils en achèteraient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvait dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses , pensent que la quantité en pourrait être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie , peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paraît avoir été poussée avec plus de vivacité ; le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids , qui peuvent coûter 1,500,000 liv. Il est corrosif , il diminue le poids et le goût des alimens ; mais il a l'avantage de conserver plus long-temps le poisson et la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher , à mesure que la navigation sera plus étendue.

Ses vins avaient trouvé plus de débouchés que

leur goût et leur qualité ne permettaient de l'espérer. Des circonstances particulières les avaient rendus la boisson la plus ordinaire du nord de l'Europe et de l'Amérique ; il était impossible de prévoir que ce serait la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêterait le cours : l'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire , n'a trompé personne ; il est connu de tout le monde , que le terrain que couvraient les ceps , ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais quand la chose serait possible , ce ne serait pas moins un attentat contre le droit sacré et imprescriptible de la propriété. Dans un monastère , tout est à tous , rien n'est individuellement à personne , les biens forment une propriété commune : c'est un seul animal à vingt , trente , quarante , mille , dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société : ici , chacun a sa tête et sa propriété ; une portion de la richesse générale , dont il est le maître et maître absolu , dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche , si cela lui convient , sans que l'administration s'en mêle : si le gouvernement se constitue juge de l'abus , il ne tardera pas à se constituer juge de l'us , et toute véritable notion de propriété et de liberté sera détruite ; s'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie , s'il inflige des pei-

nes à la contravention , à la négligence , à la folie , et cela , sous prétexte de la notion d'utilité générale et publique , je ne suis plus le maître absolu de ma chose , je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société , la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point , parce qu'il ne tardera pas à en être sévèrement puni par la misère , et par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée , ou qui jette son argent par la fenêtre , est un stupide trop rare pour qu'on doive le lier par des lois prohibitives , et ces lois prohibitives seraient trop nuisibles , par leur atteinte à la notion universelle et sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée , les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale , la tranquillité intérieure , la conduite des armées , l'observation des lois : partout où vous verrez l'autorité aller plus loin , dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les temps et les nations , et cette grande et belle idée d'utilité publique , se présentera à votre imagination , sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple , aux cris de joie et aux acclamations de l'autre partie , qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal , il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du blé. Elle est si languis-

sante , que le royaume achète les trois quarts des grains qu'il consomme : peut-être ne devra-t-il jamais à un sol trop peu arrosé , sa subsistance entière , mais il lui convient de diminuer , le plus qu'il lui sera possible , le besoin qu'il a de secours étrangers ; sa population est suffisante pour pousser vivement ces travaux , puisqu'à compter quatre personnes et demie par feu , elle s'élève à un million neuf cent soixante mille âmes , sans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberait dans une erreur bien dangereuse , si elle pensait que le temps seul amènera cette grande révolution ; il lui convient de la préparer par une réforme entière dans les impôts , qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie , et dont la confusion augmente d'année en année ; lorsqu'on aura levé les obstacles , il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes , à la prospérité des empires , est celui qui veut , qu'il ne faille que des bras pour la culture : l'expérience de tous les âges , prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre , qu'après lui avoir beaucoup donné ; il n'y a dans le Portugal que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances nécessaires , le gouvernement doit donc venir à leur secours : un revenu de 46,884,531 liv. , bien administré , facilitera ces libéralités , souvent plus économiques que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, et s'élèveront avec elle; de proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches, et le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation; des maisons commodes se rétabliront sur des ruines; des ateliers remplaceront des cloîtres: aujourd'hui, semblables à des arbustes épars et rampans tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presque anéanti, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves et leurs montagnes d'or; les métaux resteront dans la circulation, et n'iront plus se perdre dans les églises; la superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement; les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches et d'expiations, que de miracles et de sortilèges, s'échaufferont sur les intérêts publics: la nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, et il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-sept vaisseaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands, tous mal

construits et mal équipés. Sa population, réduite à un million neuf cent soixante mille âmes, renaitra pour couvrir ses ports et ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, et qui, depuis un siècle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir; mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles: une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes considérables que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des îles soumises à la couronne. Madère, dont les exportations annuelles s'élèvent à 4,658,800 liv., verra augmenter ses travaux, ses prospérités et ses richesses. L'amélioration des Açores sera plus grande encore. Ces îles entrevues, à ce qu'on assure, en 1439, par quelques bâtimens flamands, furent réellement découvertes en 1447, et successivement occupées par les Portugais. Ils les ont laissées dans une telle ignorance, que deux astronomes français, messieurs de Fleurieu et Pingré, qui naviguaient, il n'y a que peu d'années, pour essayer des garde-temps, ne purent obtenir la permission d'y débarquer leurs instrumens, tant on avait peur qu'ils n'attirassent la colère céleste sur ces contrées. Cet archipel, composé de neuf îles, dont Tercère est la principale,

n'a que cent quarante-deux mille habitans , et ne vend actuellement à sa métropole , au Brésil et à l'Amérique septentrionale , de ses vins , de ses toiles , de ses grains et de ses bestiaux , que pour 2,440,000 livres. Les îles même du Cap-Vert , malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent , pourront multiplier leurs mulets et plus particulièrement l'orseille , cette espèce d'herbe couleur de mousse que le nord de l'Europe emploie si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager , dans ses possessions , les cultures qui y sont connues ; ses soins y en introduiront de nouvelles , que la fertilité du sol , que la température et la variété du climat ne cessent d'appeler.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Brésil , cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devait être.

Avant 1525 , elle ne reçut que quelques pros- crits sans mœurs ou sans fortune.

Les grands qui , à cette époque , y obtinrent des provinces , en firent un théâtre de carnage et de destruction : ce fut une lutte de soixante ans entre les Portugais qui voulaient tout asservir , et les Indiens qui se refusaient aux chaînes qu'on leur présentait , ou qui les brisaient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Brésiliens qu'une tyrannie vigilante parvenait à retenir sous le joug , étaient peu de chose ; ceux des Européens n'é-

taient rien , parce qu'ils se seraient crus dégradés par les occupations de l'esclavage. On ne pouvait attendre quelques succès que des noirs ; mais ils ne commencèrent à se multiplier que vers 1570.

Dix ans après , le Portugal fut asservi ; et l'on croira sans peine que le gouvernement espagnol , qui laissait tomber dans le chaos ses anciennes possessions de l'autre hémisphère ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui , quoique soumise , lui était suspecte.

Les longues et sanglantes guerres que le Brésil eut à soutenir contre les Hollandais , retardèrent de toutes les manières son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne , mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés , les nations de l'Europe qui avaient formé des établissemens en Amérique , commencèrent à y cultiver des productions qui , jusqu'alors , avaient été propres au Brésil. La concurrence en fit baisser le prix , et la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendait auparavant.

Un si grand malheur avertissait le ministère de la nécessité de décharger ces denrées des taxes qui les accablaient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger

des objets qui parurent dès-lors moins intéressans qu'ils ne l'étaient.

L'or et les diamans, ces trésors, de convention, nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auraient pu encourager. L'espoir de faire une fortune brillante, en ramassant ces richesses fugitives et précaires, détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençait à se dissiper, lorsque les monopoles arrêterent le penchant qu'on montrait généralement pour rentrer dans une carrière plus sûre, et même plus lucrative que celle qui avait d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux ; on en exigea, sans intérêt, des prêts dont ils ne sont pas encore remboursés ; on ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés, il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Brésil depuis trois siècles. Le climat est sain dans cette partie du Nouveau-Monde ; les ports y sont multipliés ; ses côtes, d'un accès facile, sont généralement fertiles ; l'intérieur du pays, encore plus productif et coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les besoins ou les

délices de l'Europe ; les productions particulières à l'Amérique y prospèrent toutes, malgré les dégâts des fourmis, sans qu'il faille craindre de les voir détruites par ces terribles ouragans, par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures îles de cet hémisphère ; on y est encouragé au travail par l'abondance et le bon marché des subsistances, des bestiaux, des esclaves : rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra, lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts, de cette foule de traitans qui l'humilient et qui l'oppriment ; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité ; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne sera pas doublé par les taxes dont on les accable ; lorsque ses productions ne paieront plus de droits ou n'en paieront pas de plus considérables que celles de ses concurrens ; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gênent ; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes orientales, et permis de tirer de son propre sein l'argent qu'exigerait cette liaison nouvelle.

La colonie a des bras suffisans pour multiplier, pour étendre ses travaux. Au temps où nous écrivons, elle compte cent soixante-seize mille vingt-huit blancs, trois cent quarante-sept mille huit cent cinquante-huit esclaves, deux cent soixantedix-huit mille trois cent quarante-neuf Indiens,